

À mon entrée en CE2, je me rapprochai de Victor Lesquin, un camarade de classe que j'avais pourtant ignoré jusqu'ici. C'était un garçon au corps empâté et au visage rougeaud, avec une tignasse rousse dont les épis rebelles lui donnaient l'air, quelle que fût l'heure de la journée, d'être tombé du lit. Victor avait de grands yeux verts, et ses incisives, en mordant sur ses lèvres, lui créaient une espèce de sourire factice très agaçant. C'était l'un des rares enfants pauvres de l'école et il subissait les moqueries répétées d'une petite poignée de gamins arrogants et destinés à profiter de leur bêtise héréditaire pour accéder aux plus hautes fonctions. Face à ses harceleurs, Victor ne se plaignait jamais et tremblait à peine sous les quolibets. Il était entraîné à plier l'échine, car il était aussi le bouc émissaire de notre institutrice, qui prenait un plaisir vicieux et régulier à l'humilier devant toute la classe, un sort qu'il devait sans doute beaucoup plus à la position sociale de ses parents qu'à son attitude qui consistait à se faire le plus discret possible et à s'efforcer du mieux qu'il pouvait. Mais Mme Poire ne lâchait jamais Victor. C'était le véritable nom de cette pauvre femme et sans doute l'origine d'une partie de son mal-être, qu'elle recrachait sur l'enfant le plus faible de la classe avec un plaisir perfide et la bénédiction d'une administration pourtant si soucieuse de vanter les valeurs de l'école républicaine. Il suffisait que ce pauvre gamin butât sur une réponse pour qu'elle demandât à toute la classe de se retourner vers lui et de le montrer du doigt. Tous

les élèves s’y pliaient, moi y compris, et avec un entrain rarement retenu, même si j’en ressentais ensuite une honte poisseuse. Le pauvre Victor inclinait la tête vers son bureau et on voyait trembler ses lèvres pincées par ses incisives ; les larmes aux yeux, il semblait alors encore sourire et Mme Poire le détestait d’autant plus pour cette mimique involontaire qu’elle jugeait comme la pire des insolences.

– Va au coin et tourne-moi le dos, mon pauvre garçon. Si tu n’es pas joli, essaie au moins d’être poli.

Sous les ricanements carnassiers de la classe, Victor Lesquin se traînait alors jusqu’au coin, les épaules rentrées et les yeux rivés sur ses doigts pleins d’encre. Pour ma défense, je cessais alors de rire quand tous les autres s’esclaffaient encore plus fort. Je voyais les regards des autres, de ceux qui toute leur vie seraient du bon côté dans ce genre de scènes et qui, des années plus tard, nieraient avec force leurs privilèges et la profondeur des déterminismes sociaux, pour ne retenir que leur propre mérite et les efforts héroïques qu’il leur avait fallu pour réussir à l’école, quand tant d’autres, comme Victor, s’y étaient comportés comme des cancre et y avaient gâché leur avenir. Je voyais les regards bourgeois de mes semblables sur les habits de Victor, ses pulls rapiécés et hérités de ses frères aînés, ses chaussures trop bon marché et ses cheveux hirsutes. Je devinais ce mépris glacé et si je n’en mesurais pas la force insidieuse, j’en pressentais la faiblesse morale. Plus tard, quand je raccompagnais Victor jusque chez lui, avant de filer vers ma grande maison, j’essayais de me montrer plus gentil qu’à l’ordinaire, je lui racontais des histoires que j’inventais, je tentais de le distraire, et comme il retrouvait presque toujours sa bonne humeur, je m’étonnais alors de sa force et je me demandais comment il arrivait à se lever chaque jour et regarder en face Mme Poire et tous nos camarades si cruels, et pourquoi il ne restait pas chez lui, avec sa Margrit, à apprendre dans le calme de sa chambre, à l’abri des autres et de ce monde si violent. Comment pouvait-il choisir autre chose que l’abandon et la fuite ?

Entre Victor et moi, une amitié étrange et silencieuse s’installa peu à peu. Nous étions de ces gamins qui se regroupent faute de

mieux et pour éviter d'afficher avec trop d'évidence leur profonde solitude et leur incapacité à suivre le rythme général. Nous étions deux inadaptés qui clopinions côte à côte et nous nous efforcions de l'ignorer. Pour entretenir les illusions, j'étais déjà un petit champion. Dans la cour comme dans les autres endroits où se jouait notre amitié, nous n'échangions que très peu de mots. Souvent, nous restions assis l'un à côté de l'autre, Victor était plongé dans un livre, il semblait passer tout son temps libre à fouiner dans les rayons de la bibliothèque municipale, un endroit que je fréquentais avec une politesse molle, comme tout ce qui s'offrait à moi. Quand il ne lisait pas, il s'appliquait à dessiner, la langue un peu tirée, s'efforçant du mieux qu'il pouvait quand rien ne l'y obligeait. De temps à autre, je me retournais vers lui et je rompais notre silence pour lui poser une question sur ce qu'il lisait. Il levait alors ses grands yeux verts pour me répondre en quelques mots avant de replonger dans son livre. Je voyais ses lèvres bouger sous la lecture, je devinais presque les mots qui forçaient leur chemin entre ses deux grandes incisives de lapin, mais ça ne m'intéressait pas vraiment et je m'échappais à mon tour. Je n'avais pas besoin de ces artifices vulgaires, de ces livres et de ces crayons, j'avais mon imaginaire. Nous nous contentions de nos trajectoires parallèles pour tromper le monde et nous pensions avec naïveté qu'ainsi unis, nous attirerions moins l'attention des gamins harceleurs, que nos petites différences et notre goût de la solitude dérangaient trop. Ce fut pourtant le contraire qui se passa, car une fois notre duo formé, nous devînmes la cible régulière des moqueries des garçons dominateurs de la classe.

La plupart du temps, ces brimades restaient au bord de la violence et il nous suffisait de nous transformer en ombres pour y échapper. Mais un jour, portés soudain par un accès plus vif de rancœur, les autres gamins allèrent plus loin dans leur désir de nous humilier. Au fond de la cour, dans un petit bâtiment en parpaings surmonté d'un toit en tôle, se cachait le local à poubelles de l'école. Derrière la grande porte métallique qui en interdisait l'accès, nos imaginations fertiles avaient inventé toutes sortes d'histoires rocambolesques et de légendes que nous nous répétions

pour aiguïser notre peur et mesurer notre courage. On racontait qu'à d'autres époques – la datation de ces événements restait floue –, des professeurs cruels avaient enfermé leurs élèves sous ce toit de tôle et que certains y avaient été oubliés pendant plusieurs semaines et en étaient ressortis métamorphosés en enfants loups, à jamais ensauvagés et incapables de retrouver leur vie d'avant. Nous frissonnions tous au récit de ces histoires et les plus craintifs d'entre nous, dont j'étais bien sûr, prenaient soin de se tenir le plus loin possible de ce local à poubelles. Mais ce jour-là, on ne nous laissa pas le choix. Quelques gamins plus audacieux et plus observateurs remarquèrent que le gardien de l'école avait oublié ses clés sur la porte du local, et il ne leur en fallut pas plus pour créer un mouvement vengeur dont Victor et moi allions être les victimes. En quelques secondes, la troupe des garçons dominateurs de l'école se rua sur nous, saisit nos corps chétifs et trop mous pour se défendre et nous jeta à l'intérieur du local. Quelques secondes plus tard, malgré tous nos efforts pour nous y opposer, les portes se refermèrent et nous nous retrouvâmes prisonniers de l'obscurité et de l'odeur âcre des ordures. Le local mesurait quelques mètres carrés et nous avions à peine assez de place pour tenir debout entre les poubelles et le mur. Les voix ricaneuses des autres gamins nous parvenaient en un écho étouffé, comme une vague moqueuse qui remplissait tout l'espace et nous noyait le cœur. Victor se mit à trembler et à hurler à l'aide; à intervalles réguliers, il tapait sur la porte métallique à grands coups de pied, mais en s'agitant ainsi, il décuplait les rires des petits fauves qui se tenaient de l'autre côté, sûrs de leur force et ravis de cette humiliation. De mon côté, je m'efforçais de rester tout à fait calme, j'étais vexé par la situation bien sûr, mais je me refusais à tout mouvement de protestation. L'inaction me paraissait la meilleure des réponses et je me persuadais que si je ne bougeais pas, si je persistais dans mon silence, tout finirait par s'évanouir et par s'éclipser, comme si rien de cette laideur humiliante n'avait jamais existé. Fermer les yeux, attendre et se laisser couler, cela m'avait toujours paru la tactique la plus adaptée face aux difficultés. Je ne comprenais pas Victor, sa dépense d'énergie ridicule,

et je me mis même à le détester pour ce manque de retenue qui semblait exciter l'ardeur de nos prédateurs. Je voyais ses dents de lapin briller dans l'obscurité, j'entendais les éclats de sa voix déchirée par la peur, les sanglots qu'il ne contrôlait plus et qui lui échappaient en hoquets grotesques, et je priais pour ne plus l'entendre, pour le voir disparaître tout à coup. Pourquoi s'accrochait-il ainsi? Pourquoi n'abandonnait-il pas? Je voyais dans son corps qui tremblait et dans ses poings fragiles qui s'abîmaient sur la porte métallique le reflet de ma propre faiblesse et l'éclat de mon humiliation. Dans mon malheur vexé, je souhaitais être seul et m'effacer le plus possible de ce monde et Victor devenait alors le problème à la place du problème.

Les rires moqueurs rebondissaient en vagues mesquines sur les murs du local, mais je ne les entendais presque plus, car je m'étais déjà échappé, les yeux dans le flou. Victor me parlait peut-être, pour me demander de l'aide et forcer sur la porte, mais je ne l'écoutais plus. Je me tenais immobile, légèrement écœuré par l'odeur des poubelles, mais je m'étais déjà enfui, le réel avait disparu. Les rires imbéciles, la panique de Victor, mon amour-propre foulé au pied, tout ça n'existait plus. J'étais reparti sur mes chemins de traverse, j'avais une fois de plus floué la réalité, je l'avais encore feintée avec adresse, j'avais effacé cette existence idiote et j'avais embrassé un autre destin. J'étais déjà dehors, loin de ce local, au-delà de ces gamins idiots, je les surplombais et, porté par la puissance de mon imaginaire, j'avais déjà pris des dizaines de revanches éclatantes et oublié tout le reste. Ainsi transporté, j'aurais pu rester des heures de plus dans ce local, car je n'y étais pas tout à fait, comme je n'étais presque jamais au monde; j'étais ailleurs et je savais déjà qu'aucune réalité, aucun effort, ne me permettrait d'atteindre la douceur de ces endroits où je m'échappais.

Quelques minutes plus tard, pendant lesquelles Victor n'avait cessé de gémir et de frapper sur la porte, nos tortionnaires se lassèrent de leur petite plaisanterie et nous laissèrent sortir. Je traversai cette petite foule moqueuse, les yeux baissés et les épaules voûtées, espérant me donner des airs de l'impassibilité que j'aurais

aimé rejeter sur ces figures imbéciles, mais Victor ne prit même pas la peine de cacher ses larmes. Je le détestai bien plus à cet instant que tous ces gosses qui nous avaient enfermés.

En matière d'évitement, je ne rechignais jamais à la tâche et ma plus grande hantise était bien sûr d'avoir à demander quelque chose à un autre adulte que ceux de mon strict cercle familial. Je préférais souvent me passer d'une chose qui m'était due plutôt que de la réclamer, et cette attitude me poursuivit tout au long de ma vie. Un jour où j'avais posé mon manteau sur un des bancs de la cour lors d'une récréation, j'oubliai de le reprendre en rentrant en classe et par la fenêtre, je vis la directrice le ramasser et le rapporter à son bureau. Je savais dès lors qu'au moment où la cloche sonnerait, je devrais aller jusqu'à son bureau, toquer à sa porte et lever les yeux sur elle pour lui réclamer mon manteau. Pendant toute l'heure qui s'écoula jusqu'à la sortie des classes, je fus incapable de penser à autre chose et j'oubliai tout le reste, je n'écoutai plus un mot de la leçon de l'institutrice, comme souvent certes, mais je n'arrivai pas non plus à rêvasser. Quand la cloche sonna, j'avais la gorge nouée et les jambes qui tremblaient. Le cœur battant, je laissai sortir tous les autres enfants, puis je m'engageai à petits pas dans le couloir qui menait au bureau de la directrice. Au moment où j'allais l'atteindre, j'entendis sa voix puissante et autoritaire, échappée d'une conversation téléphonique. Soudain, je fus terrorisé, incapable du moindre pas supplémentaire et aussitôt, je renonçai à mon manteau et je fis demi-tour pour sortir dans la cour, à peine vêtu d'un pull. Je rentrai ainsi chez moi, soulagé d'avoir évité un affrontement trop violent pour ma timidité, mais au premier regard Margrit remarqua l'absence de mon manteau.

- Ton manteau, il est où ?
- Je l'ai perdu...
- Perdu ? Tu l'as cherché au moins ?
- Oui... dis-je trop timidement.

Margrit me connaissait trop, elle fronça les yeux et s'approcha tout près de moi.

– Mon petit, dès demain tu rapportes ce manteau. Est-ce que c'est clair?

L'accent tyrolien pointait dans son avertissement et je savais à quoi m'en tenir. Je baissai les yeux de honte et je promis de le ramener. Je ne dormis pas de la nuit en anticipant la somme d'efforts qu'il me faudrait fournir pour aller jusqu'au bureau de la directrice. Le lendemain, quand j'y allai, contraint et le cœur au bord de se renverser, elle m'accueillit avec un sourire moqueur.

– Tiens, tu ne t'es pas dit qu'il te manquait quelque chose hier, Charles?

Je balbutiai en rougissant et attrapai mon manteau.

– C'était si dur que ça de venir demander?

– Non...

À mon grand soulagement, cette épreuve s'était en effet révélée beaucoup moins douloureuse que je ne l'avais imaginée. Tous ces nœuds au ventre, toutes ces heures perdues en anticipations anxieuses s'étaient résolus en quelques paroles à peine moqueuses et en sortant de ce bureau, je me jurai de ne plus revivre ce genre d'épisodes et de ne plus me torturer au moment où il me faudrait combattre à nouveau ma timidité. Quelque temps plus tard, je replongeai pourtant dans les mêmes travers, en choisissant à nouveau la fuite.

Sur les conseils pernicieux de ma sœur, ma mère m'avait inscrit au football. Le terrain où nous nous entraînions était situé assez loin de notre maison et c'était Margrit qui venait m'y chercher. Une semaine où elle s'était absentée pour ses quelques jours de congés annuels, ma mère m'annonça qu'il me faudrait rentrer avec la mère d'un de mes petits coéquipiers. Elle s'était arrangée avec elle pour me ramener à la maison et cette perspective me plongea dans des affres d'angoisse. J'allais non seulement devoir m'entendre avec ce camarade, mais j'allais en plus être confronté à sa mère, que je ne connaissais pas, mais qui me terrifiait déjà. Pendant les jours qui précédèrent cet entraînement, je mis donc toutes mes capacités d'imagination au défi de trouver une parade

à cette épreuve. Dans ma tête, il ne pouvait pas y avoir d'alternative possible, supporter la confrontation avec un adulte m'apparaissait comme une chose impossible. À la fin de l'entraînement, j'avais le ventre aussi noué que le jour où j'avais dû m'avancer vers le bureau de la directrice de l'école. Je ramassai mes affaires sans me changer et je sortis le premier, laissant loin derrière moi le petit camarade que je devais suivre. Poussé par ma phobie sociale et mon instinct de fuite, je quittai le stade et m'enfonçai seul dans la nuit mesniloise. Je n'avais aucune idée de ce que je faisais et encore moins de l'endroit vers lequel me dirigeaient mes pas, mais je savais ce que je fuyais, je voulais éviter mon camarade et sa mère, je voulais échapper à leurs regards, et peut-être alors me laisseraient-ils tranquille. Je serais peut-être perdu, mais je serais seul. Je marchai ainsi, pendant plus d'une heure, j'avançai dans des rues inconnues et toutes semblables, je longeai des pavillons d'où s'échappaient quelques rais de lumière et le bruit des télévisions à travers les volets clos. Déstabilisé par ma fuite, j'étais envahi par une sensation nouvelle et je regardai cet univers, que je traversais le jour sans le voir, avec un tout autre œil. J'avais la sensation grisante d'une liberté que je n'avais jamais goûtée, et dans la confusion de ces instants troublants, je sentis monter en moi, sous la forme d'une légère ivresse, le sentiment de ne plus appartenir à cette banlieue bourgeoise et endormie. L'idée me traversa de prolonger ainsi mon chemin, de continuer à marcher et de laisser tout ce petit monde trop étriqué derrière moi. L'ivresse ne dura que quelques minutes, avant qu'une légère angoisse ne me rattrapât, mais elle me laissa pour ma vie entière la trace floue d'un autre possible. Pendant que je vagabondais ainsi, le monde réel des adultes perdait son temps à me chercher. La mère de mon camarade, morte d'inquiétude, m'attendit longtemps devant le stade, puis rentra chez elle pour appeler chez nous. Elle tomba sur ma sœur, qui prévint alors notre mère et la déranga en pleine réunion. Elle partit en urgence et finit, à force d'arpenter les alentours du stade en voiture, par me trouver dans une ruelle, tremblant de froid en short avec mes crampons à la main. Elle me cria dessus, partagée entre la colère et le soulagement, et quand

elle me ramena à la maison, avant de repartir vers sa réunion, elle laissa à ma sœur le soin de me faire la morale, ce dont elle ne se priva évidemment pas.

– Tu te rends compte de ce que tu as fait? Maman était inquiète, la mère de Jérôme aussi, on l’était tous. Tout ça pour toi. T’étais où?

– J’ai avancé sur le parking, j’ai vu personne. Alors, j’ai voulu rentrer à la maison et je me suis perdu.

– N’importe quoi. Pourquoi tu ne fais jamais rien comme les autres? Pourquoi t’es comme ça?

Margrit, quand elle revint de ses quelques jours de vacances, en rajouta une couche. J’étais embêté bien sûr par la tournure qu’avait pris cette histoire et les soucis que j’avais créés, mais tout au fond de moi, c’était le soulagement qui prenait le pas; je n’avais pas eu à côtoyer ces étrangers, même pour quelques minutes. Dès cet âge-là, je n’avais qu’un souhait concernant mes interactions avec le reste de mes semblables, je voulais passer inaperçu, être invisible. Je voulais qu’on m’oubliât pour m’oublier à mon tour.